

Le vrai visage de Marguerite Bourgeoys

Jules Bazin

Numéro 36, automne 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bazin, J. (1964). Le vrai visage de Marguerite Bourgeoys. *Vie des arts*, (36), 12-17.



LE VRAI VISAGE DE MARGUERITE BOURGEOYS

Jules BAZIN.
Conservateur des bibliothèques de la
Ville de Montréal.

MARGUERITE BOURGEOYS mourut dans sa quatre-vingtième année, le 12 janvier 1700, après quelques jours de maladie¹. Pour leur consolation, comme le dit M. Étienne Montgolfier, ses filles mandèrent aussitôt Pierre Le Ber et le prièrent de tirer son portrait. Non sans mal — le récit s'en trouve dans les écrits du temps — le peintre parvint à se mettre au travail car, même dans la mort, la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame parut un moment se refuser à la vanité du portrait².

Au siècle dernier, ce portrait fut complètement repris, sans le moindre respect pour l'oeuvre originale, comme on peut s'en rendre compte en comparant les photographies 4 et 10. Il ne s'agit pas, en effet, de simples retouches mais d'un portrait entièrement nouveau. La figure allongée, les pommettes hautes, le menton court et ferme ont cédé la place à un bon visage d'un aspect tout à fait différent, sans parler des longues mains remplacées par de jolis menottes potelées dont aurait eu bien honte l'infatigable Champenoise, adonnée dès l'adolescence aux travaux les plus durs et même aux plus répugnantes oeuvres de miséricorde.

Qui a commis — avec les meilleures intentions du monde, naturellement — ce qui nous apparaît maintenant comme un incroyable sacrilège, et quand? J'ai pensé un moment que l'abbé Faillon en était directement responsable. Il n'en est rien, mais je le soupçonne fort d'avoir cristallisé le mépris que montra l'élite canadienne-française de l'époque pour l'art de Le Ber.

Il doit avoir existé, dès le premier quart du XVIII^e siècle, deux portraits de Marguerite Bourgeoys: celui de Le Ber, qu'on vient de découvrir, et une copie — dessin ou miniature — commandée vers 1722 par les Sulpiciens de Montréal et expédiée à leurs confrères de Paris pour servir de modèle au portrait que grava Simonneau (photo 1) afin d'illustrer une biographie de la fondatrice de la Congrégation³. Diverses circonstances retardèrent ce projet, mais il me paraît un peu singulier que l'abbé Michel-François Ransonet, chargé plus tard du travail, n'ait pas utilisé cette gravure pour la *Vie de la Soeur Marguerite Bourgeoys* qu'il fit imprimer en Avignon en 1728⁴.

Peu satisfaite de cet ouvrage, non plus que de celui que M. Montgolfier composa en 1780 et qui ne fut publié à Montréal qu'en 1818, la Congrégation commanda une nouvelle biographie à l'abbé Étienne-Michel Faillon⁵. Architecte à ses heures, ce Provençal écrit à propos de Pierre Le Ber, dans son livre sur sa soeur Jeanne, la recluse, qu'il n'excellait pas dans l'art de la peinture, "tant pour la correction du dessein que pour le coloris" et il ajoute que "c'est à son pinceau que nous devons le portrait de la soeur Bourgeoys qui depuis a été peint et gravé plusieurs fois d'après lui, par des artistes plus habiles". Modeste, Faillon ne se vante pas d'avoir suscité les oeuvres *plus habiles* qui ont failli nous faire perdre à jamais le portrait de Le Ber. Pourtant, c'est probablement lui qui a fait graver par Massard, d'après Simonneau, le portrait qui figure

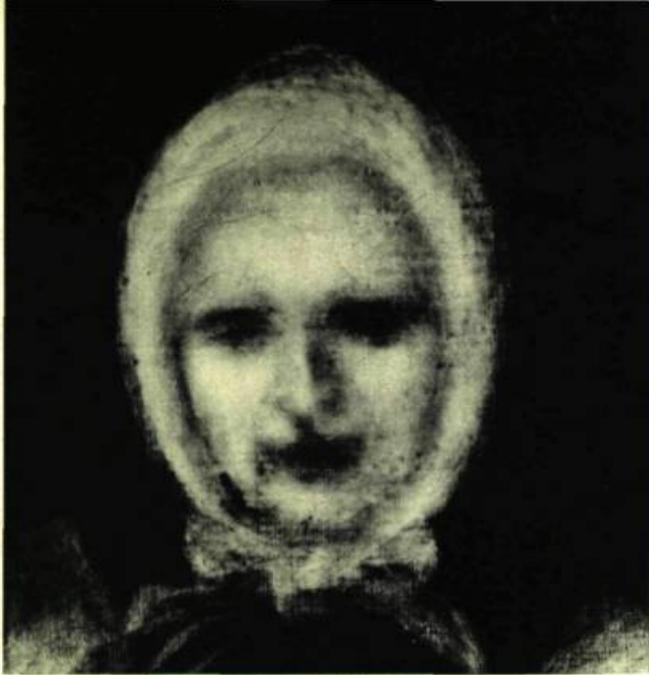


au frontispice de son ouvrage (photo 2) ainsi que les autres gravures du même artiste et de Millin, qui l'illustrent⁶. C'est lui, sans aucun doute, qui fit faire le buste bien connu de la soeur Bourgeoys. De cette gravure procède encore le tableau (photo 3) que le curé Jean-Baptiste Potvin fit peindre peu après 1850 pour le couvent de Sainte-Croix de Lotbinière⁷. Enfin, on peut supposer que le portrait qui voilait l'oeuvre de Le Ber (photo 4) imitait à l'origine — vers les années 1880 — ce même modèle; il a subi depuis de fréquentes retouches et a été très habilement vieilli à une date récente. Il convient d'ajouter que Faillon n'était pas seul à voir dans Pierre Le Ber un amateur à qui sa bonne volonté tenait lieu de talent. Maximilien Bibaud, entre autres, pensait de même. Dans *Ma Saberdache*, Jacques Viger, parlant en 1843 des tableaux qui se trouvaient à l'Hôpital général, dit: "On n'y en voit plus qu'un et c'est une croûte: on a sagement brûlé les autres⁸." On ne concédait à Le Ber que le seul mérite d'avoir été le premier Canadien à s'adonner à la peinture — ce qui, d'ailleurs, est inexact.

Fils de Jacques Le Ber, le plus riche négociant de son temps en Nouvelle-France, il naquit à Montréal le 11 août 1669. Très pieux et extrêmement généreux, il combla de ses dons les diverses institutions religieuses de Villemarie. Il contribua grandement à la fondation de l'Hôpital général des Frères Charon et, sans prononcer de vœux, fit partie de cette communauté dès ses débuts; il mourut dans une maison des Frères, à la Pointe-Saint-Charles, le 1er octobre 1707.

On ne sait absolument rien de sa formation artistique. En tout cas, le goût du beau courait dans la famille, s'il faut en croire les magnifiques pièces de broderie de sa soeur Jeanne. Il n'est pas douteux qu'il consacrait une bonne partie de son temps à l'art, et plus particulièrement à la peinture, comme le prouvent son testament et l'inventaire de ses biens après décès. Le testament nous apprend qu'il avait donné les dessins du tabernacle de la chapelle de Sainte-Anne⁹; l'inventaire nous permet de constater qu'il était abondamment pourvu de fournitures d'artiste. Voici ce dont il est fait mention «8 tiroirs plains de toutes sortes de Couleurs et deux plains de pinçeaux et Couteaux servant a la peinture et Un autre tiroir plain de gomme d'arabie; Un petit Buffet plain de pots, pinçeaux et autres Ustensile servant a la peinture; Un petit Baril d'ocre Jaune a demy (plein); Un quart de barrique plain de blanc de plomb; un autre ou il y en a Environ Vingt livres; un chevalet por. la peinture; 4 baril de Noir de fumée; 4 toille imprimée por. paindre dont 2 sur leur chassis; une autre grande toille imprimée de 8 pied de Large. L'inventaire contient même " quatre tableaux représentant la ste. Vierge Et ste. therese et st. Paul».

Faut-il lui attribuer l'*Enfant Jésus* qui est conservé à la Congrégation? Je ne pense pas mais, pour en bien juger, il serait nécessaire de remettre ce tableautin en son premier état, car il a subi, lui aussi, des retouches. Mais, ce dont je suis certain, c'est qu'au matin du 12 janvier 1700, Pierre Le Ber a peint le chef-d'oeuvre du portrait canadien. On connaît les circonstances. Soeur Bourgeoys vient de mourir. L'usure des ans, les austérités, les souffrances de la maladie se sont effacées de son pauvre visage, et une douce lumière lui redonne l'éclat de la jeunesse.



Page ci-contre, à gauche:
Gravure de Simonneau (d'après la gravure utilisée par
Dom Jamet):

au centre:
Gravure de Massard.

à droite:
Tableau de Plamondon (?)

ci-dessous:
Tableau de 1880.

ci-dessus:
Radiographie de la tête.

ci-contre:
Photo en cours de travail — la tête.

Photo en cours de travail — le bas.

Bas de la page, à droite:
Portrait en fin de travail.



Une inspiration soudaine s'empare du peintre et il se met à travailler, raconte M. Glandelet, avec une facilité que lui et ceux qui le regardaient ne purent s'empêcher d'admirer. Toutes les qualités humaines que nous savons avoir appartenu à la fondatrice: une intelligence supérieure, du sens pratique, un mélange de grande fermeté et d'inépuisable bonté, de la simplicité, et même, me semble-t-il, un vague désabusement compréhensif, apparaissent dans l'oeuvre magnifique de Le Ber. Malgré la gaucherie du rendu, les mains aux longs doigts ont aussi leur éloquence, et il n'est pas jusqu'à l'austérité de la couleur des vêtements qui n'ajoute à la qualité de l'ouvrage. On comprend en voyant cet admirable portrait comme Marguerite Bourgeoys fut grande et on aperçoit la raison de l'amour et de la vénération de toute la ville pour celle qui a tant contribué à sa fondation et à son essor.

Devant ce tableau, certains ont évoqué Gauguin et Van Gogh, d'autres la peinture française du Moyen Age. Moi, je pense tout uniment au Donateur de la *Vierge de Pitié* d'Avignon, l'un des plus grands chefs-d'oeuvre du Louvre. Une chose est certaine, c'est que le portrait, malgré son dépouillement, devait être très ressemblant puisque les soeurs le jugèrent digne de prendre place dans leur chapelle, au-dessus du coeur de leur fondatrice.

Le dossier de la restauration offre beaucoup d'intérêt. Comme l'espace manque pour le citer en entier, j'ai résumé les principales étapes du travail en les illustrant par des photographies.

Disons d'abord que la toile originale, repeinte entièrement à deux reprises et fréquemment retouchée, fut collée en premier lieu sur un carton, et que ce carton fut lui-même fixé par la suite sur un panneau de masonite.

Des radiographies fournirent la preuve de la présence d'un autre portrait sous les repeints (photo 5). En effet, elles laissaient voir une nouvelle ligne d'épaule, d'autres mains ainsi qu'un peu de la figure. Toutefois, une couche de blanc de plomb, impénétrable aux rayons X, empêchait l'expert de s'assurer que le visage subsistait toujours¹⁰. Il finit cependant par acquérir une quasi-certitude et reçut des soeurs l'autorisation de procéder à l'enlèvement des fausses Marguerite Bourgeoys. Les photos 6 et 7 montrent le cours du travail de restauration; la photo 8, l'original complètement dégagé; la photo 9, reproduite en page 12, un agrandissement de la tête; la photo 10, le véritable portrait après restauration du fond.

En terminant, je désire remercier la directrice du Centre Marguerite-Bourgeoys, soeur Saint-Damase-de-Rome, qui nous a fait l'honneur de nous confier le dossier de la restauration. Depuis de nombreuses années, cette infatigable archiviste de même que soeur Sainte-Miriam-du-Temple s'occupent de recueillir tout ce qui concerne la fondatrice de la Congrégation, et leurs heureuses trouvailles ont créé l'ambiance qui a déterminé la restauration. A la Supérieure générale actuelle de la Congrégation, soeur Sainte-Marie-Consolatrice — qui a pris la difficile décision de sacrifier un portrait vénéré — ira la reconnaissance émue de tous les Montréalais: elle leur a redonné le vrai visage de Marguerite Bourgeoys.

1. Elle était née à Troyes, le 17 avril 1620.

2. Voir à ce sujet, dans le No 1 de *Vie des Arts*, un article de Gérard Morisset sur le portrait posthume au Canada.

3. Il faut convenir qu'il y a, surtout dans le haut du visage, une certaine ressemblance entre le portrait de Le Ber et cette gravure dont découlent toutes les oeuvres du XIXe siècle. Charles-Louis Simonneau (Orléans, 1645 — Paris, 1728) fut un des premiers à utiliser la pointe dans la gravure au burin pour obtenir des demi-teintes.

4. Une tradition toujours vivante à la Congrégation veut que le séminaire d'Angers conserve une miniature de la soeur Bourgeoys. Est-ce le modèle envoyé à Paris par les Sulpiciens? Quoi qu'il en soit, il convient de rappeler que c'est le supérieur de cette maison, M. Grandet, qui devait d'abord écrire cette biographie.

5. Commencée en 1830, la *Vie de la Soeur Bourgeoys* ne parut qu'en 1853.

6. Il s'agit probablement de Jean-Marie-Raphaël-Léopold Massard (1812-1889), qui appartenait à une nombreuse famille de graveurs. Denis-Armand Millin naquit à Paris en 1803 et mourut après 1866.

7. Ce tableau a été fort retouché. Oeuvre possible d'Antoine Plamondon, qui fit le portrait du curé Potvin en 1860.

8. Ne serait-ce pas la *Vision de Saint-Antoine de Padoue*, maintenant conservée chez les Soeurs Grises?

9. Il avait fait élever cette chapelle de procession à l'ouest de la ville, pour faire pendant à celle de Bon-Secours.

10. M. Edward O. Korany, de New York.

Le portrait après restauration
-24½" x 19½" (62,25 x 49,50 cm)

